

PROLOGUE

D'ARLEQUIN CENDRILLON;

PAR M. OURRY;

*Représenté, pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre de la Salle des Jeux
Gymniques, Porte Saint-Martin, le Di-
manche 6 Janvier 1811.*

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière
le Théâtre Français, N°. 51.

1811.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

VIOLENTI, père d'Arlequin et
des deux Gilio.

ARLEQUIN.

GILIO aîné.

GILIO cadet.

Le GENIE, sous la forme du Chien Azor.
Ecuyers.



MM. Thierry.

Foignet.

Klein.

Révol.

Le Théâtre représente une cuisine. La broche tourne devant le feu. Un gros chien dans une roue, la fait tourner. Arlequin, au coin du feu, arrose le rôti.

PROLOGUE

D'ARLEQUIN CENDRILLON.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, *seul, au coin du feu.*

Air : Il était uu p'tit homme.

Il était un' p'tit' fille
Dont n' parlaient d'puis long-tems
Qu' les enfans ;
Comme elle était gentille,
V'la qu'un monsieur adroit
Qui la voit,
Se dit à part soi :
« La p'tite a de quoi
« Aller plus loin, ma foi !
« Faut l'emmener (*ter*) chez moi. »

Il fait prendre à la p'tite
Jolis habits divers
Et des airs ;
Et l'on accourt bien vite
Admirer ses attraits
Par billets ;
Mais faut pour la voir
D'bonne heur s'en pourvoir ;]
A moins d'êt' diligent,
On a l'chagrin (*ter*) de garder son argent.

D'après la régl' commun,
Chacun fonde son bien
Sur le sien ;
Sîtôt qu'on fait fortune,
On a mille parens
Différens ;
C't enfant plein d'appas
Trouve à chaque pas
Des sœurs et des papas ;
Il en vient tant (*ter*) qu'ça n'en finira pas.

(*Il regarde le rôti.*) Je crois pourtant que ça s'avance.
Pauvre Arlequin, tu chantes ; c'est pour te délasser de

pleurer, Est-il un sort plus dur ? (*Il enfonce une fourchette dans le rôti.*) Le rôti sera tendre. — Le signor Violenti, mon père, l'un des nobles les plus nobles de la noblesse de Bergame, aime tant ses mauvais sujets de fils aînés, qu'il ne peut souffrir le cadet. Ils m'ont appelé Cendrillon, parce que v'là le métier qu'ils me font faire sans relâche. Ils poussent la barbarie jusqu'à me faire rôtir toute la journée ; c'est moi qui suis le cuisinier de la maison ; et comme les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés, c'est moi qui dine le moins.

Air : *vaudeville de M. Guillaume.*

Rien n'est trop bon pour l'un et l'autre frère.

Tout est trop bon pour Arlequin ;

Ils mangent le bœuf de mon père :

A peine j'en mange le pain.

A les rôtir quand j'ai mis mon adresse,

Dévorant la chair des gigots,

Dans la maison on me laisse

Que la peau sur les os.

Vraiment je devrais dépérir à faire pitié, et cependant je ne maigris pas trop encore. Fant que la providence ait pitié de moi ; peut-être que je mange en songe, sans que je m'en souviennne. — Mon pauvre Azor. (*Il regarde son chien.*) Comme il me regarde ! C'est la seule personne qui m'aime dans la maison. Il est vrai qu'il me doit bien ça. Comme il était fait quand je le trouvai dans la rue ; tous les petits Bergamasques couraient après lui ; ils lui jetaient des pierres dans les jambes, et il ne faisait pas seulement hou... hou... Ça me fendit le cœur ; je pris l'animal sous la protection de ma batte ; je l'arrachai des mains de ses ennemis, et l'amenaï ici. — Tu n'étais pas beau, mon cher Azor ; tu étais crotté... comme un barbet ! Je fus indécis un moment si je te garderais ; je me dis : il va salir la salle, M. Violenti et ses chers fils me feront un train de chien.

Air : *du partage de la richesse.*

Déjà, quoique l'âme attendrie,

A la porte je te menais,

Quand j'entends une horrible plainte

En tombant battre nos volets.

« Ah ! me dis-je, qu'allais-je faire,

» Cédons bien vite à mes remords ;

» Il fait un tems, la chose est claire,

» A ne pas mettre un chien dehors. »

Allons, poursuivis-je, un carlin aurait mieux été le fai

d'Arlequin ; mais n'importe , Azor sera mon compagnon de misère , et je te gardai . Mon père et mon frère ne t'épargnent pas les coups de pieds , mais voilà tout ce qu'ils te donnent . Je suis obligé de prendre sur mon pain de quoi te nourrir , seulement je te donne la croûte , parce que tu as de meilleures dents que moi . Il est vrai que je te fais travailler ; mais il le faut bien ; on n'aurait pas souffert que tu restasses ici les bras croisés ; et pour te ménager au moins le plaisir de m'être utile , j'ai fait de toi un tournebroche . C'est moi qui t'ai construit cette grande roue , où tu es comme dans ta chambre . — Mais voyez donc comme il m'écoute ! ne dirait-on pas qu'il m'entend et qu'il va me répondre ? En vérité , il y a des bêtes qui ont un esprit !... Si je croyais à la méta... métém... Comment donc appellent-ils ça ?... Ah ! à la métempsychose , je me figurerais que ce chien-là a été quelque savant ; et , ma foi...

Air : *Tout ça passe.*

Pourquoi ne croirais-je pas
Ce système qu'on rejette !
Il se pourrait qu'ici bas
Tout ne fut qu'une navette :
Le cheval que l'on maltraite
Devient cocher à son tour ;
Le poète devient bête ;
Tout ça change (*ter*) en un seul jour .

Colombe au plumage blanc
Fut une femme jolie ;
Fauvette au gosier touchant
Une chanteuse applaudie ;
Les noirs supptôs de chicane
Dans des corbeaux dévorans ;
Un grand docteur dans un âne ,
Tout ça passe (*ter*) en même tems .

Oui , je maintiens qu'en voyant des bêtes... Mais j'aperçois mes frères . Taisons-nous .

Violenti et ses deux fils entrent et gourmandent Arlequin . Le père demande sa perruque : l'autre son habit : le troisième ses souliers . Arlequin ne sait auquel entendre . Il reçoit un coup d'un côté , une bourade de l'autre . Lorsqu'ils sont habillés , un domestique vient annoncer que le dîner est prêt . Tous passent dans la salle à manger , excepté Arlequin qui dresse les plats .

S C E N E II.

ARLEQUIN et son CHIEN.

Ah ! ah ! voilà une carte qu'ils ont laissé tomber. C'est une carte d'invitation. (*il lit*). « La princesse de Bergame » invite le signor Violenti et ses deux fils, célèbres musiciens. » Ses deux fils... On ne parle pas du pauvre Arlequin Cendrillon... « et ses deux fils, célèbres musiciens, à » la fête qu'elle donne ce soir, et dans laquelle le chevalier qui remportera le prix, obtiendra sa main. » Sango-démi, le joli prix ! Je me contenterais d'un accessit. (*Il lit*. « Il y aura assaut de danse, de chant, et grand tour » nois. » Allons, all'ons, ne pensons plus à ça, je ne pourrais plus dîner. Azor, Azor, à table. (*Arlequin ouvre la roue, fait sortir Azor et le fait asséoir sur une chaise près de lui. Pendant ce tems un gros chat du voisinage entre, saute sur le buffet, et emporte une volaille.*) Par exemple, tu feras comme moi, tu te passeras de serviette et d'assiette aussi. Un morceau sur le pouce, sans façon. (*Il a coupé un morceau qu'il lui donne.*)

Air : la Parole.

Ce pauvre Azor à mon accueil
Et sensible, je le devine ;
Je puis bien dîner sans orgueil
Avec mon aide de cuisine.
Reconnaissant pour mes bienfaits,
Ce regard lui sert d'interprète !
Peut-on blâmer ce que je fais !
Qui de vous, messieurs, n'a jamais
Liné vis-à-vis (*bis*) d'une bête ! (*bis.*)

(*Azor se lève et sort.*)

Eh bien ! eh bien ! est-ce qu'il m'aurait entendu ?... Azor... Azor... Ah ! il va faire sa visite dans la cuisine voisine où l'on a des bontés pour lui, malgré la jalousie d'un certain Rominagrobis qui est méchant et voleur comme un renard. — Ouf !... malgré moi, j'en reviens à la fête de la princesse ; si elle me connaissait, elle m'inviterait ; je ne saute pas mal, je chante assez bien, et je me bats comme un diable !... D'ailleurs, je suis d'une famille où l'on fait des fortunes si rapides.

Air : *Suzon sortait de son village.*

Oui, mes quatre sœurs, dans le monde,
Ont su le prouver tout au mieux.

La première a fait, à la ronde,
Accourir tous les curieux.

L'autre, au faubourg
Tenant sa cour,

A ramené la ville en ce séjour ;
Quoiqu'à l'école une autre soir,
Elle ira loin, chacun s'en aperçoit.

De la dernière, je m'en flatte,
Déjà le sort est éclairci ;

Elle n'a guère réussi...

Non, vraiment, c'est la Chatte.

Mais quel bruit j'entends ? qu'est-il donc arrivé ?

SCENE III.

(Un domestique vient pour chercher une volaille, et ne la trouvant plus, il querelle Arlequin. Violenti et ses fils attirés par la dispute, arrivent et s'informent quel en est le sujet. Azor entre rapportant la volaille à moitié dévorée ; il est aussitôt accusé et convaincu ; Violenti, dans son caractère impétueux, le condamne à être jeté à l'eau. Arlequin s'y oppose. Déjà les domestiques apportant un sac et une pierre, s'emparent d'Azor : Azor est perdu. Tout-à-coup on entend une fanfare dans la rue. Violenti et ses fils passent dans la pièce voisine pour entendre la proclamation. Les domestiques restent seuls, et mettent Azor dans le sac ; Arlequin se désole et déplore le sort de son compagnon fidèle.)

SCENE IV.

ARLEQUIN et son CHIEN,

ARLEQUIN, pleurant.

Hi... hi... hi... les méchants cœurs que voilà ! ils veulent me priver de mon unique ami... hi... hi... hi... On l'accuse d'avoir mangé la volaille, lui qui l'a, je le vois, arrachée

des griffes de Rominagrobis au péril de ses yeux. Cruels, vous voulez le jeter à l'eau avec une pierre au cou ! il n'y a qu'à m'y envoyer avec lui, ça fera d'une pierre deux coups.

Air : Tu ne sais pas, jeune imprudent.

Ah ! je sens défaillir ma voix
En songeant à cette sentence !
Mon pauvre Azor est aux abois,
Et l'on va noyer l'innocence !
C'est en vain que je me suis mis
A leurs genoux pour le défendre ;
Et ses barbares ennemis
Condamnent mon chien sans l'entendre.

(Des feux sortent de dessous terre ; les domestiques se sauvent ; un nuage s'élève, et le chien est changé en génie).

LE GÉNIE.

Arrête !

ARLEQUIN.

Ah ! mon Dieu, mon chien qui est devenu un beau petit monsieur.

LE GÉNIE.

Rassure-toi, Arlequin ; tu vois en moi le Génie Fanfano. Un enchanteur puissant m'avait contraint à prendre cette forme, jusqu'à ce qu'un mortel compatissant me sauvât la vie.

ARLEQUIN.

Est-il possible ! ah ! monsieur le Génie Fanfano, que j'ai de pardons à vous demander.

Air : vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Vous avez droit, je le sens bien
De m'adresser plus d'un reproche :
Je vous ai nourri comme un chien,
Je vous ai fait tourner la broche.
Daignez à ma témérité
Pardonnez, je vous en supplie ;
Qui, diable, se serait doué
Qu'une bête était un génie. (bis.)

LE GÉNIE.

Te pardonner ! apprends ce que ma reconnaissance veut faire pour toi : Tu sais que la main de la Princesse appartient à celui qui sortira vainqueur du tournois et de l'assaut de chant. Dans ce dernier genre de combat, tu as déjà de grands avantages ; je veux que tu l'emportes aussi dans le premier.

ARLEQUIN.

Faire de moi un bon écuyer, ça sera-là un fier miracle, par exemple.

LE GÉNIE, *lui donnant un anneau.*

Prend cet anneau, qui te rendra invisible.

ARLEQUIN, *l'examinant.*

Un collier de chien !

LE GÉNIE.

Tu m'en attachas un très-beau lors que tu me donnas asyle chez toi : je t'en remets un qui est magique ; tu vois qu'un bienfait n'est jamais perdu.

ARLEQUIN.

Mais comment voulez-vous qu'avec ce costume de cuisine?..

LE GÉNIE.

Je t'arme chevalier. (*Il le touche de sa baguette ; son costume de marmite se change en celui d'un chevalier.*)

ARLEQUIN.

Quelle métamorphose !... Mais des armes ?

LE GÉNIE, *faisant un tour de baguette.*

Les voici.

ARLEQUIN.

Il a réponse à tout... Ce que c'est que d'être un génie ! Je suis sûr que s'il voulait, il me ferait un cheval... Avec quoi... ma foi, avec ce buffet.

LE GÉNIE, *étendant sa baguette.*

C'est fait. (*Le buffet se change en un beau cheval.*)

ARLEQUIN.

Que vois-je ? notre cuisine changée en place d'armes ! Par exemple, si, avec cet attirail, mon père et mes frères me reconnaissent.

LE GÉNIE.

Arlequin, un triomphe complet t'est réservé ; mais retiens bien cet avis important : Quelques honneurs qui te soient rendus, n'oublie pas de quitter la fête à minuit... à minuit sonnante... entends-tu bien ; ou tu t'exposerais aux plus grands malheurs.

ARLEQUIN.

Je n'y manquerai pas,

VAUDEVILLE.

Air : *Pour bien employer ses loisirs.*

ARLEQUIN.

Du nom fameux de Cendrillon ,
Je saurai soutenir la gloire ,
Puisqu'un génie , avec raison ,
Me fera gagner la victoire ;
C'est l'usage à présent
De maint œuvre marquant ,
L'appui , c'est la féerie ;
Mais plus d'un auteur du moment
N'a qu'un petit génie. (*ter*)

Au Public.

Dois je espérer dans le tournois ,
De mériter la préférence ?
Il m'est encor plus doux , je crois ,
De mériter votre indulgence.
Laissez-moi cet espoir :
Ah ! puissai-je vous voir
Contenter mon envie ,
Et dans le parterre , ce soir ,
Trouver mon bon génie ! (*ter*)

(*Arlequin monte à cheval , et part , suivi de ses écuyers.
Le Génie disparaît sous la terre.*)

20 JY 68

FIN.